CHAPITRE VII

Approche sémiotique de l'organisation groupale.

I/ La classification peircienne du signe et le travail du symbole

Il est impossible de rendre compte du travail de Charles Sanders Peirce qui, semble-t-il et malgré l'apport en France de Deledalle, reste encore à découvrir. Pourtant nous pensons que sa classification du signe peut trouver quelques échos dans notre étude. Notre recherche porte sur une retranscription de discours. Il s'agit de conversations enregistrées dans le vif de l'action, d'échange entre des personnes. Nous abordons donc notre corpus sous l'angle d'une construction de signes : « une sémiose ».

A. La posture intellectuelle impliquée par Peirce

Une approche constructiviste

La sémiotique peircienne approche les phénomènes d'une manière très ouverte. Cette approche nous semble correspondre à une perspective constructiviste puisqu'elle laisse au signe une « autonomie d'action » Elle ne prétend pas circonscrire son objet d'étude et laisse un champ infiniment ouvert aux combinaisons des catégories de signes. L'interaction « hétéro-auto-référenciatrice » est considérée comme une construction de signes, c'est-à-dire de sens. [1]

Chez Peirce, le signe est compris au sens large comme tout signal apparaissant à l'esprit humain, ce qui nous autorise à considérer tout échange, dans les situations de groupe, comme pouvant entrer dans le champ de cette classification.

Il ne s'agit pas d'une classification banale des signes mais plutôt d'une conception de la langue, et donc des signes qui la composent, comme étant de nature sociale. Le monde des signes selon Peirce est véritablement une communauté où l'effet du signe sur le sujet est de l'ordre du collectif : « *que le langage transmet et que l'action féconde* ». [2]Cette conception permet de découvrir une organisation particulière des signes en un système complexe où apparaît, entre l'objet et le sujet, un troisième terme qui est le

[1] Le terme de construction est pris ici au sens piagétien c'est-à-dire qu'il est associé à la connaissance. Pour Piaget, 1974, « *La prise de conscience* », toute connaissance ne constitue jamais un commencement absolu.

[2] « *Charles S. Peirce Ecrits sur le signe* » rassemblés, traduits et commentés par Deledalle p 251.

signe. L'objet pouvant être une personne, une idée au tout autre chose concrète ou abstraite.

B. La fonction médiatrice du signe.

Lors des situations d'échanges entre les personnes d'un groupe, percevoir cette organisation sémiotique nous autorise à conjecturer une organisation socio-cognitive du groupe de personnes lui-même dont la logique pourrait être en correspondance avec celle du système de signes peircien. Nous portons notre attention sur la position médiatrice du signe, définie par Peirce et principalement sur celle du symbole.

La prise en compte de la pluralité des circonstances qui font qu'un signe peut entrer dans une catégorie ou dans une autre, laisse toute la responsabilité d'interprétation au chercheur. Cette autonomie donnée au chercheur convient à notre approche systémique et complexe. Ainsi notre position de chercheur-modélisateur-observateur-participant est-elle en correspondance avec notre méthodologie.[3] Cette dernière donne une importance première aux aspects sémantiques. Elle reste vigilante sur le fait que le sens n'est pas unique puisqu'il est vital et que la singularité des expériences doit être rendue par l'autoréférence. Notre observation est empathique. Elle consiste à se mettre à la place des autres et à parler aux travers des personnes qui sont les sujets de notre observation. [4]

Le signe, dans le champ de la sémiotique

Peirce invente une « théorie du signe » au carrefour de la phénoménologie, de la logique et de la sémiologie. Le signe est pour lui : *« ... quelque chose qui est déterminé par quelque chose d'autre, appelé objet, et qui par conséquent détermine un effet sur une personne, lequel effet j'appelle son interprétant, que ce dernier est par là même médiatement déterminé par le premier.* »[5] On voit là que le concept de signe est beaucoup plus général que chez les linguistes. Peirce englobe dans sa théorie tous signaux susceptibles d'apparaître à la conscience humaine. Il est logicien et invente par conséquent une « logique » des relations entre les signes : la sémiotique. Il se préoccupe des phénomènes qui apparaissent à la conscience. Le signe, unité de base par lequel le

[3] Notre pragmatique de l'action implique une méthodologie dont l'interprétation constitue l'outil principal. Nous renvoyons à ce qu'en écrit Georges Lerbet dans « L'autonomie masquée » p 107. A savoir que nous plongeons au cœur du constructivisme et de la sémantique.
[4] Nous reconnaissons là, « la méthodologie ouverte » de Maffesoli rapportée par Lerbet, ibid p 102-103.
[5] « *Charles S. Peirce Ecrits sur le signe* » rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle. Editions du Seuil, Paris, 1978. P 246.

phénomène se manifeste à l'esprit, est considéré par Peirce sous trois points de vue. Peirce relie trois types de représentations avec trois types de *signes. Un phénomène peut donc être décrit par trois mondes, ou trois « univers de l'expérience* », comme le souligne *Gérard* Deledalle:

C. . Notre position à propos de la conception peircienne du signe

Comprendre le modèle de Peirce, de notre point de vue, c'est considérer sa théorie des signes comme un système dans lequel un principe de « *hiérarchisation* » des catégories est essentiel. C'est également retenir l'idée d'un fonctionnement en « *déterminations non réciproques des signes entre eux* ». Enfin, il est nécessaire de penser le phénomène comme l'instance qui fait sens. Le signe selon Charles Sanders Peirce n'est pas conçu comme une entité à trois pôles, c'est avant tout une relation entre deux instances. Dans la schématisation qui va suivre, ces deux instances sont figurées par les deux axes .

On trouve, chez Peirce, les termes de « *hiérarchisation* » et de « *détermination* ». Ils sont très connotés aujourd'hui. Néanmoins, précisons que pour le terme « hiérarchisation », le concept chez Peirce est très proche de celui d'englobement des contraires décrit par Louis Dumont lorsqu'il écrit à propos des sociétés. La forme logique sous laquelle fonctionnent les sociétés est semblable à l'une des manières de concevoir la logique du fonctionnement symbolique.[6]

L'emploi du terme de « *détermination* » n'implique pas son appartenance à un champ de la pensée déterministe. La pensée de Peirce est compatible avec la pensée complexe et, malgré le vocabulaire, datant ne l'oublions pas des années 1831-1835, il n'y a aucun déterminisme dans cette conception du signe. Il est peut-être préférable de considérer que ce qu'il nomme *« détermination non réciproque* » fonctionne comme s'il s'agissait du « principe d'irréversibilité » des signes entre eux. Nous verrons pourquoi dans ce qui suit.

Description du système peircien du signe

Posons en premier lieu les trois univers d'expérience présentés par Peirce puis poursuivons par sa « *hiérarchisation des catégories de signes* » et leur « *détermination non réciproque* ». Nous passerons rapidement sur la modernité de cette pensée en

[6] Nous pensons en effet, qu'à la conception d'un fonctionnement en hiérarchies enchevêtrées, nous pouvons envisager le symbole dans sa triple fonction décrite par Paul Ricoeur, c'est-à-dire figurative ou « cosmique », « onirique » et poétique. Paul Ricoeur, 1998, « A l'école de la phénoménologie ».

mettant en évidence les relations étroites qu'entretient le système peircien de signes avec les idées de Louis Dumont et de Jean Louis Le Moigne .

D / Les trois catégories du signe.

A/ La priméité

Le premier monde est celui du « sentiment », au sens large d'affection ou de « feeling » chez les Anglais. « *La priméité* », nous dit Peirce, décrit l'être lorsqu'il apparaît seul, c'est-à-dire sans référence à autre chose. La priméité relève de la qualité de l'être, la qualité seule. Nul n'est besoin du contexte pour faire apparaître la sensation intime de couleur, de tranquillité ou de dureté, pour ne prendre que ces trois exemples simples. Le caractère attribué à l'être est un « *possible* » parmi d'autres. Dans ce monde particulier d'expérience, le sujet est indispensable ; Peirce nomme « *l'interprétant* » l'effet que produit l'objet sur le sujet. Si la présence de l'objet n'est pas nécessaire du point de vue de la priméité, la relation du signe avec le sujet est fondamentale, c'est en cela que le rhême fonctionne avec « *l'interprétant* » comme s'il était un caractère possible de l'être. Il ne peut être question du non-être.

Le signe est étudié dans la relation qu'il entretient avec le sujet, l'objet ou avec lui-même. Peirce définit une terminologie très précise de ces trois classes. Par le fait de ce positionnement du signe dans les trois grands domaines particuliers que sont les dimensions pragmatique, sémantique et syntactique, nous voyons se dessiner ce que Deledalle nomme une trichotomie correspondant à trois modalités de l'être tel qu'il se présente à l'esprit. Le monde de l'expérience est vécu selon trois modalités : le premier monde, celui du possible, le second monde, celui de l'existant, et le troisième monde, celui de la nécessité. D'un point de vue métaphysique, on parlerait de qualité de l'être, de faits réels et pour le troisième, de loi.

Le signe est lui aussi repéré selon trois instances :1) Le signe en relation avec lui même ou « Représentamen » qui donne la signification en le distinguant des autres signes. 2) Le signe dans sa relation avec l'objet concret ou abstrait qui occuperait la place du « référent »[7] en linguistique classique. 3) Et enfin, le signe en relation avec

[7] Celle de Saussure. A cette représentation triangulaire du signe, nous préférons celle de Jean Blaise Grize, « Logique naturelle communications » p 42. Son schéma pose en effet les pôles : signifiés, signifiant et objet du signe, mais ajoute la position du référent qui peut être en relation directe avec le signifiant, par désignation, ou avec l'objet par connexion. Le référent est une unité culturelle, il tient compte des pratiques collectives. Plusieurs objets peuvent avoir un seul référent. C'est ici, une façon de

l'interprétant, c'est-à-dire avec l'effet produit sur le sujet. C'est en linguistique celui dont la fonction pourrait être celle du « signifié ». C'est-à-dire qu'il a la fonction de donner un sens particulier pour le sujet.

C'est à notre avis sur ce point que l'on découvre l'originalité de la sémiotique de Peirce, car l'auteur ne se contente pas, en troisième terme, de faire advenir le « *signifiant* ». A la rigueur, cette place pourrait être réservée à la « réplique ». Peirce introduit l'idée originale de « *l'interprétant* » qui n'est pas le sujet mais seulement l'effet de l'objet sur le sujet. C'est de notre point de vue, introduire une instance interne au sujet mais différente du sujet lui-même et cela nous intéresse. Dans la conception de « *l'interprétant* », nous associons l'idée d'une activité du sujet. Il ne s'agit pas de la perception reçue passivement, mais d'une reconstruction. Nous pensons à une production de sens. Ce qui apparaît à l'esprit est construit en même temps par le sujet qui l'aperçoit. [8] L'interprétant participe au processus d'élaboration du sens. Or d'un point de vue psychologique, il est possible de se référer au modèle piagétien concernant les processus d'élaboration de la conscience du sujet. Précisément au schéma conceptuel des démarches corrélatives d'intériorisation et d'extériorisation[9]. Piaget (1974) pose ce double processus comme un mouvement de la périphérie aux centres, d'une part de l'objet, d'autre part du sujet. Cependant, il ne précise pas où se situe cette périphérie et nous pensons avec G. Lerbet qu'il est souhaitable de prendre le point de vue du chercheur et de situer cette démarche, non pas aux limites de l'environnement et du sujet mais à celle du sujet et précisément de penser ces processus comme internes à celui-ci. Le « milieu » ou « own world » est interne au sujet et l'élaboration du sens permet la construction de la personne par des processus réciproques allant du « milieu » vers « l'ego ». [10] Le signe pourrait être, de notre point de vue, un des éléments dynamiques de ce système. Notre propos ici n'est pas d'utiliser le schéma conceptuel de la construction de la personne, mais seulement de montrer en quoi la conception du signe selon Peirce est ouverte à des perspectives complexes.

---

marquer la différence entre l'objet que peut traiter un ordinateur, et un référent qui n'appartient qu'au champ des humains.

[8] Il pourrait être fait le parallèle entre l'interprétant et le travail décrit par St Augustin, de l'oreille interne qui produit la voix entendue.

[9] « Système personne et pédagogie » Georges Lerbet, E.S.F.1993. P110-111.

Revenons au signe qui fait fonctionner ensemble les trois instances (lui-même, le sujet et l'objet). Peirce les classe avec une grande rigueur selon que l'on place le « *Représentamen* » du côté de l'objet ou de celui de l'effet sur le sujet.

a) *Dimension pragmatique du signe*

Dans sa relation avec le sujet, c'est-à-dire d'un point de vue pragmatique, ce signe particulier est nommé par Peirce « *le rhême* ». Il ne peut qu'être contemplé par celui qui le ressent. Au « *rhême* » correspondrait la signification particulière que donne le sujet au signe qu'il perçoit. Le « *rhême* » est « le nom» donné aux choses. Il serait le « terme » en opposition avec la « proposition » ou « l'argument ».

b) *Dimension syntactique du signe*

Dans sa relation avec la forme du signe lui-même, c'est-à-dire du point de vue syntactique, Peirce nomme ce type de signe« *qualisigne* ». Le « *qualisigne* » qualifie l'être. Il ne cesse pas d'exister en l'absence de l'objet.

c) Dimension sémantique ou existentielle

Dans son rapport à l'objet, c'est-à-dire du point de vue sémantique, cette catégorie du signe est nommée « icône ». Elle fonctionne sur la ressemblance avec l'objet.

En terminologie linguistique, considérons que l'objet correspondrait au « référent ». Peirce conçoit l'objet comme englobant tout objet, même non physique ou concret.

L'icône est une généralité, puisqu'elle fonctionne sur la ressemblance, mais contrairement au symbole que nous évoquerons plus avant, l'icône donne directement l'idée de l'objet, elle le montre. L'icône est un possible, ce qui n'exclut pas les autres possibles de l'être. Peirce ajoute que « ... *l'être de l'icône appartient à l'expérience passée*. » (p 236).

Dans la conception peircienne , « *l'icône est un signe qui renvoie à l'objet en vertu de caractères qui lui sont propres et qu'il possède*. » (P231), peu importe que l'objet n'existe pas réellement, la fonction de l'icône étant de fournir une signification. Elle ressemble à l'objet, elle peut être une image, un diagramme, une métaphore...

Ce travail de l'icône nous rapproche de la pensée analogique décrite par deux auteurs qui nous intéressent particulièrement. Il s'agit de Vygotski qui décrit ce processus dans son chapitre sur « *La pensée par complexes* »[11] et de Durand .

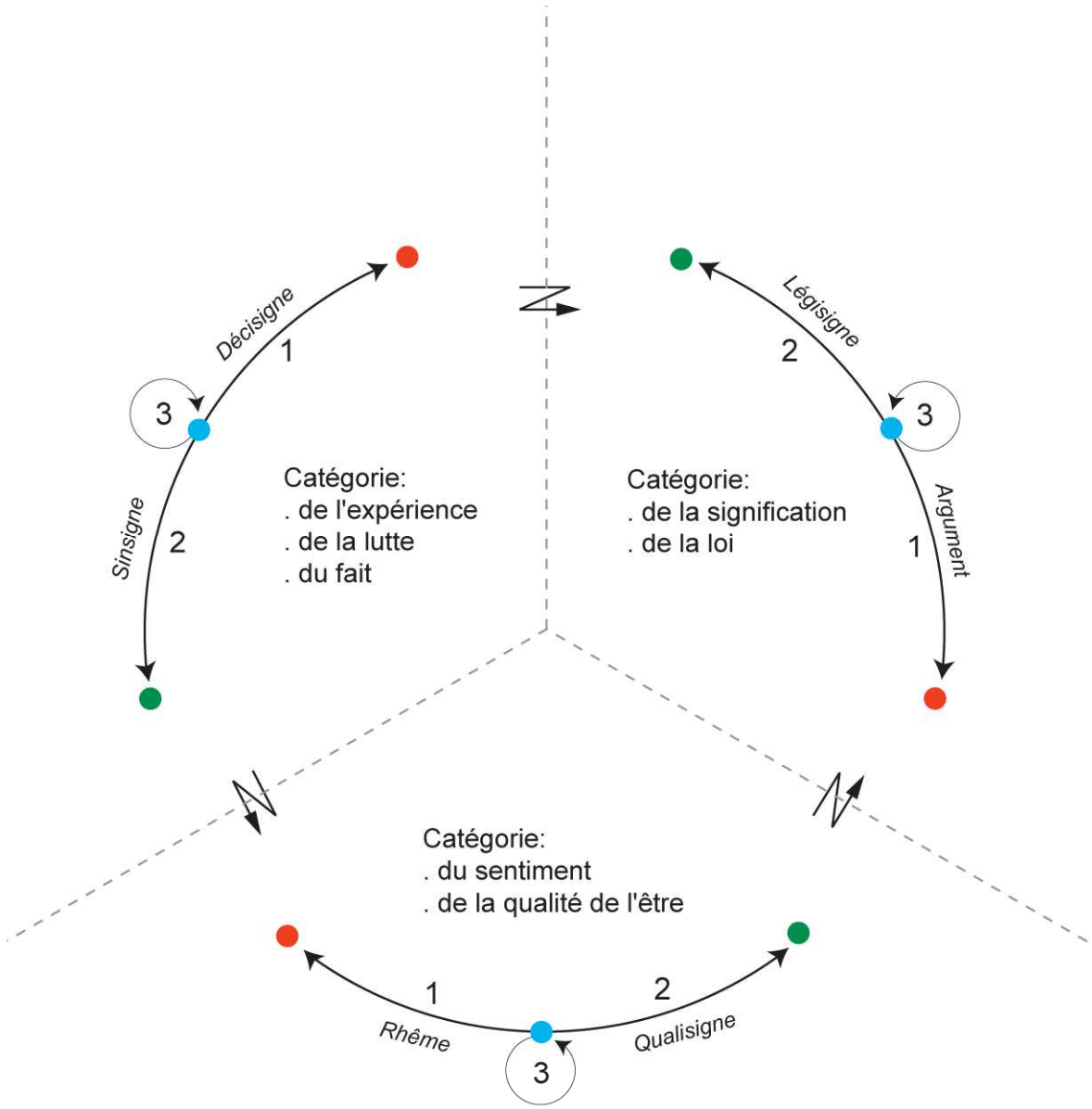
B/ La secondéité

Le second monde est celui décrit par la conscience de l'acte en train de se vivre. C'est sans doute le plus difficile à saisir puisqu'insaisissable par nature. Lorsque l'acte se produit (un coup de sifflet par exemple), le sujet est soumis à un phénomène extérieur. Le monde particulier décrit par Peirce tente de considérer le phénomène vécu comme appartenant au sujet. Le sujet ne peut pas ne pas être affecté par l'extérieur. Il ne peut pas ne pas communiquer. Il ne s'agit pas de prise de conscience du monde extérieur mais de « vivre », d'être au monde. La secondéité est la description brute de tous phénomène lié à l'action d'une chose sur une autre.

Cette description du monde de la secondéité parle de l'interaction et réaction des choses entre elles. Elle décrit « un existant » sous la forme d'une dyade. Contrairement à la priméité, l'objet en relation avec le signe est bien évidemment présent. A l'extrême, même en l'absence du sujet ou de l'interprétant, le signe reste conjecturable. Peirce reste prudent et considère cette seconde nature du signe « *comme s'il* » avait une relation avec le réel.

Dans cette description originale du monde de l'expérience qu'est la secondéité peircienne, l'action, c'est-à-dire la détermination précise d'un espace et d'un lieu (hic et nunc), met en tension le sujet. Son identité, l'être du « moi », est mise en rapport avec le « non-moi », le même sujet mais déjà un autre puisqu'il réagit à une chose extérieure qui vient le perturber (au coup de sifflet par exemple). Cette cohabitation de l'intérieur et de l'extérieur se vit dans l'instant présent. Nous pensons que Peirce place « l'interprétant » comme interne au sujet. Le signe joue son rôle de médiateur en « intra », il faudra attendre le rôle du symbole pour que la ternarité du signe ajoute la dimension collective. Cependant comme la secondéité n'existe qu'en fonction de la

[11] Vygotski, (Lev), 1934 ,Moscou, 1985 Paris, « *Pensée & langage* » p 211 –233. Vygotski (p 239) prolonge sa description de la pensée par complexe par celle de « participation ». Gilbert Durand reprend lui aussi cette idée dans « *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* » p 505. Durand parle de l'intervention d'une prélogique qui pourrait décrire les trois dimensions de l'expérience.



1 pragmatique
2 sémantique
3 syntactique

LA CATEGORISATION DU SIGNE SELON PIERCE

priméité, la tercéité ne peut advenir sans cette dimension essentielle de secondéité. Nous pourrions rapprocher ce moment du « quotidien » décrit par Maffesoli.[12]

a) *Dimension pragmatique du signe*

Dans sa relation avec le sujet, c'est-à-dire d'un point de vue pragmatique, cette catégorie de signe est appelé par Peirce, le « Décisigne ». Cette relation n'est pas indispensable. Cette sorte de signe existe même en dehors de la présence du sujet. (un trou dans un mur laissé par une arme à feu, indique la balle, la fumée indique le feu...)

b) *Dimension sémantique du signe*

Dans sa relation avec l'objet lui-même, c'est-à-dire du point de vue sémantique ou existentiel, nous dit Peirce, nous nommerons « indice » cette sorte de signe. L'indice est l'être du fait actuel, c'est-à-dire en action présente. Il montre l'objet, le désigne. L'indice ne saurait se passer de l'objet qu'il désigne.

c) Dimension syntactique

Dans sa relation avec lui même, c'est-à-dire dans la dimension syntactique, Peirce nomme ce signe le « *sinsigne* ». On devine le caractère singulier de cette catégorie de signe ; cette singularité est opposée ici à une pluralité.

Le sinsigne peut être « toute sorte d'objet », nous dit Peirce, tout objet à partir du moment où l'on peut en faire l'expérience directe. Le sinsigne donne l'idée de l'objet (l'icône), dirige l'attention sur lui (cri spontané) ou bien encore donne des informations le concernant (girouette).

C / La tercéité

Cette dimension est celle de la généralité. Si dans les deux premières dimensions, l'une des deux instances, objet ou sujet, pouvait être supprimée, il n'en va pas de même pour la fonction symbolique qui est décrite ici par Peirce. La priméité est posée comme le monde passé, la secondéité comme celui du présent et cette troisième dimension comme celle qui permet de rendre rationnelle la conduite et par conséquent de se

[12] En effet selon Maffesoli le quotidien fait sens, en lui-même, nous sommes dans le champ de « l'existant » et ce point de vue existentiel n'a plus le besoin de renvoi à autre chose qu'à l'événement lui-même comme porteur de sens. Chez Maffesoli, l'imaginaire collectif n'est plus pensé mais largement vécu au quotidien. *« La contemplation du monde figure de style communautaire* » dans l'avant propos. p12.

tourner vers l'avenir. Elle permet de le prédire. Elle conjecture l'avenir, nous dirions qu'expression du passé dans le présent, elle prépare l'avenir.

Le raisonnement logique et la trilogie du signe

Trois raisonnements logiques semblent donc pouvoir être issus de la trichotomie du signe chez Peirce : - Au monde UN, on peut voir apparaître le raisonnement par *transductio*n. C'est celui décrit dans la pensée piagétienne comme un processus prélogique. Piaget ne donnant d'importance qu'à la pensée logique, il ne le décrit pas plus que cela. Si ce n'est en soulignant, chez le petit enfant, la pensée syncrétique qui lui fait confondre son action sensible et la réalité. Vygotski a pris le temps de le décrire, dans ce qu'il nomme la pensée par complexes. Ce raisonnement procède par analogie directe entre les particuliers et, ne passant pas par un règle générale, le résultat tiré de l'expérience arrive comme un règle singulière rapide, efficace et très bien orientée. Proche de la pensée concrète, nous rapprocherions spontanément ce raisonnement par transduction du verbe américain "afford" qui correspond à la fois à l'idée « d'être capable d'agir », de « disposer de » ou de « se permettre de ». L'affordance, tirée de cette conception, admet l'idée de l'intelligence corporelle. Une chose est dite affordante si en même temps qu'elle se donne à voir, elle donne la manière efficace d'agir sur elle. Ainsi, n'est-il nul besoin d'avoir accès au mode d'emploi, la personne a immédiatement accès à la généralité tirée du cas particulier. Ce type de raisonnement peut se passer de parole. L'essence de la chose est perçue et comprise dans l'action.

Au monde DEUX, correspondent naturellement deux raisonnements logiques, mais ils donnent tous deux accès à la règle à partir des cas particuliers. Tandis que le premier, le raisonnement par induction, retrouve la règle générale attachée aux événements particuliers, le second, l'abduction, invente une règle singulière qui, par redondance de la particularité, deviendra la règle universelle. Ce travail de la pensée est celui de la formalisation d'une pratique, par exemple. L'invention n'étant nécessairement possible qu'une seule fois, le raisonnement par induction est donc plus souvent perçu.

Le monde TROIS est celui du raisonnement déductif. Pour qu'il puisse s'exercer, c'est-à-dire pour que, la règle générale s'applique au cas particulier, il faudrait que les deux raisonnements (transductif et inductif) fonctionnement en même temps. [13]

[13] Rien n'est plus pratique qu'un symbole mathématique pour un praticien des mathématiques. Pourtant, rien n'est plus abstrait et incompréhensible qu'un symbole mathématique pour celui qui n'a pas été initié aux concepts mathématiques.

Le symbole, signe du « troisième monde »

La valeur de l'icône est de rendre compte du travail de l'imaginaire, celle de l'indice de celui du fait réel, celle du signe de la tercéité est de rendre compte de son fonctionnement triadique. Bien que Peirce ne soit pas explicite sur ce point, nous pensons le signe de la tercéité comme transversal entre l'icône d'une part et son aspect de généralité, et l'indice d'autre part et son rapport étroit à l'objet. Peirce désigne par symbole ce troisième signe.

Le symbole est présent en même temps sous trois formes: une forme authentique, c'est-à-dire une idée très générale, et deux autres formes « dégénérées ». La première forme dégénérée porte sur l'existence d'un individu particulier qui en fait l'expérience et l'autre porte sur une abstraction tirée de l'objet comme un trait particulier qui le distingue. On remarque cette position intermédiaire du symbole chez Peirce. Le symbole fonctionne dans l'entre-deux de l'indice et de l'icône qui entretiennent une relation réciproque. La présence de l'objet et du sujet s'impose en même temps. C'est en cela que nous sommes intéressée par cette conception du signe, vécu dans un espace non topologique entre différents niveaux, pendant un présent qui prépare l'avenir et s'appuie sur le passé. En effet si nous osons poser le symbole sur plusieurs niveaux, c'est en particulier parce qu'il fonctionne à la fois en intra-individuel entre l'effet de l'objet sur le sujet, (Peirce écrirait entre l'interprétant et le sujet), et en inter-individuel, entre plusieurs personnes qui échangent.

Le symbole fonctionne par l'usage que font plusieurs hommes de l'expérience particulière qu'a chacun d'entre eux d'un objet. Le symbole influence le comportement et la pensée du sujet. Tout peut donc avoir valeur de symbole, si l'être imaginé peut être expériencié dans certaines conditions. Le symbole est lié aux rites, rituels et aux habitudes qu'exercent les hommes sur les objets. Il est lié à l'interprétation que le sujet en fait et à l'objet. Il met en relation le monde imaginaire et le monde physique. Nous pourrions pousser cette idée en posant que toute loi générale portée par ce fonctionnement symbolique ne peut advenir sans correspondance directe avec un ordre interne au sujet.

E / Symbole et réplique

Le symbole est un signe conventionnel établi par le fait que les hommes communiquent entre eux. Il n'est pas totalement artificiel et repose sur des traits caractéristiques liés à l'objet et que l'habitude a établis comme des liens naturels. Le symbole est une loi reconnue par l'intermédiaire de sa « réplique ».

Pour le différencier des deux autres catégories que sont l'icône et l'indice, nous dirons que :

a) L'icône donne la généralité directement, alors que le symbole, lorsqu'il est représenté, est une réplique qui renvoie à l'idée. C'est-à-dire que la forme représentée du symbole ne peut être le symbole lui-même, elle n'en n'est que la réplique formelle qui renvoie indirectement à l'idée. Mais l'idée de répétition de ce renvoi fait loi pour le sujet. L'idée de redondance est ici essentielle, nous y reviendrons avec ce qu'en écrit Yves Barel.

Peirce précise que le symbole est général, alors que l'indice est particulier. Alors que l'indice désigne, le symbole ne désigne pas. Le symbole décrit alors que l'indice démontre. Le symbole est mental et triadique tandis que l'indice est physique et dyade.

Le symbole, un signe transversal

Il n'est pas pertinent de placer le monde de la tercéité comme nous l'avons fait pour l'indice et le symbole, dans les trois dimensions pragmatique, existentielle et syntactique. Considérons plutôt que le symbole est transversal à ces trois dimensions en précisant qu'il ne peut s'agir que de la réplique du symbole si nous le regardons comme un signe formalisé ; Peirce le nomme alors « légisigne ». Ajoutons que Peirce parlera «d'argument » pour désigner le signe symbolique développé par le sujet.

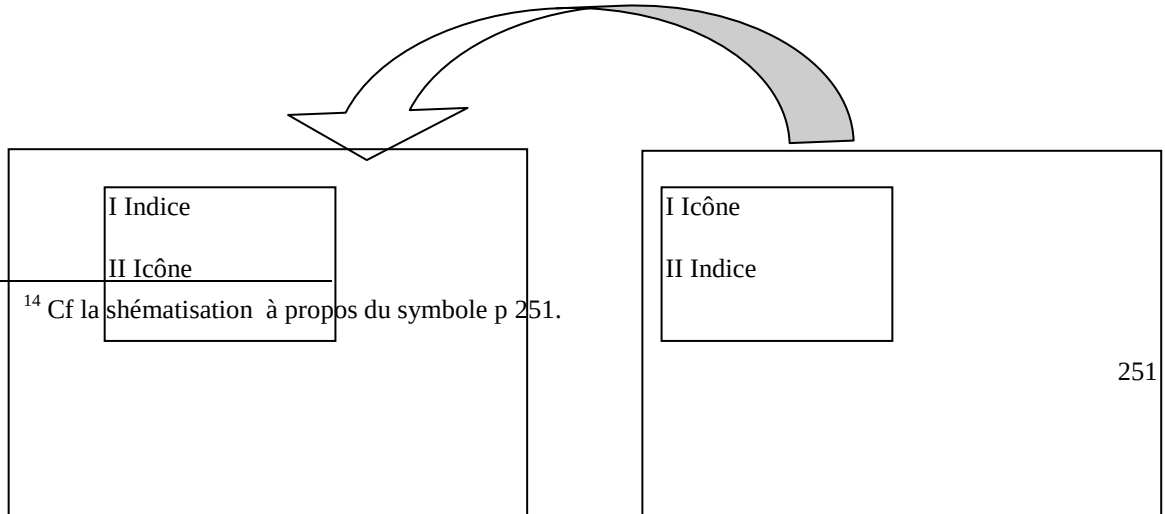
En résumé

Voilà très succinctement présentés les trois mondes de l'expérience décrits dans la sémiotique peircienne, cependant la pertinence de cette classification tient principalement aux relations qu'entretiennent ces trois typologies du signe entre elles. Le signe est à la fois un « indice-icône-symbole » mais il fonctionne sur les dominances de l'icône ou de l'indice. Quant au symbole, son fonctionnement ne présuppose pas la dominance de l'une ou l'autre, car au delà de cette bipolarité, il suppose les deux fonctions du signe indiciaire et iconique en même temps.

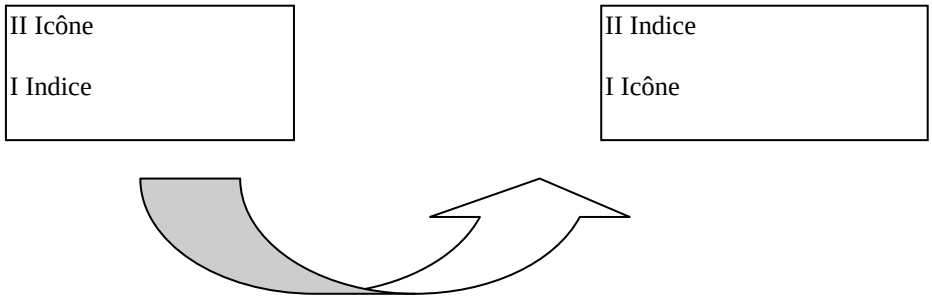
Le modèle des hiérarchies enchevêtrées[14] de Dumont nous permet d'appréhender cette question de la transversalité du symbole. Dans le chapitre concernant l'action, nous avons déjà utilisé le modèle des hiérarchies enchevêtrées. Reprenons-le, en remplaçant l'action et la parole par respectivement l'icône et l'indice. Car nous faisons correspondre le monde I de l'icône à l'expérience immédiate de « je » tandis que le monde II de la mise en relation avec autrui concerne l'instance du « autre ». Ainsi obtenons-nous la schématisation suivante : toute la dynamique du symbole est redonnée à ce signe particulier qui joue dans l'articulation des expériences individuelles vécues à plusieurs. Elle fait jouer les niveaux logiques : individuel / collectif. Cette dynamique s'appuie sur les jeux du particulier / général, ou de l'intime / universel. Dynamique issue de la présence des deux instances, elle ne s'arrête cependant jamais ni à l'une ni à l'autre. Un symbole qui n'aurait pas une valeur universelle et en même temps ne prendrait pas sens pour le particulier ne serait pas un symbole.

F / Le fonctionnement symbolique du signe

Ce fonctionnement symbolique des signes échangés entre les membres du groupe est l'objet du travail sur la seconde équipe professionnelle. Le groupe se structure autour de ce fonctionnement symbolique. Nous montrons quelques correspondance entre les indices de cohésion du groupe et les syntagmes verbaux que Peirce considère comme des symboles.



[14] Cf la shématisation à propos du symbole p 251.



Le fonctionnement du symbole

Le mode de classification hiérarchique des signes

La hiérarchisation des signes

Un signe est pour Peirce, et cela est essentiel pour comprendre sa pensée, tout à la fois «icône-indice-symbole ». Tout n'est question ensuite que de hiérarchisation, de prédominance et de dépendance des uns envers les autres. Reprenons maintenant les deux notions de «détermination » et de «hiérarchisation ».

La détermination des termes entre eux n'est pas réciproque, nous indique Peirce. Cela a pour conséquence majeure de soutenir la logique conçue dans le système de signes. En effet dans la description des trois mondes d'expérience qu'il nous présente Peirce, nous comprenons les liens qu'entretiennent les représentations et les types de signes. Lorsqu'un signe appartient à la secondéité, il peut être mis en relation avec un signe du premier, puisque par essence, il est second. Il arrive donc «après » le premier, ou plus exactement avec le premier. Le troisième peut être rapproché des deux autres mondes puisqu'il les fait fonctionner ensemble.

a) Dans le monde premier, il n'existe qu'un seul qualisigne qui ne peut qu'être iconique en second et rhêmatique en troisième. Cette qualité possible de l'être ne peut être pensée que seule et sans lien avec autre chose.

b) Dans le second monde, le sinsigne peut se trouver sous la forme de trois agencements : En s*insigne-indiciaire-dicent*, en *sinsigne-indiciaire-rhématique* et enfin en *sinsigne-icônique-rhématique.*

Dans le troisième monde, le légisigne se rencontre sous la forme de six agencements hiérarchiques : trois légisignes symboliques, puis deux légisignes indiciaires et enfin un légisigne iconique. Les hiérarchies sont les suivantes:

1)Le *légisigne-symbolique-argument*, 2)le *légisigne-symbolique-rhématique*, 3) *le légisigne-symbolique-dicent*. 4) Puis, le *légisigne-indiciaire-rhématique* et 5) le *légisigne-indiciaire-dicent.* 6) Enfin le *légisigne-icônique-rhématique*.

Pour faciliter la compréhension de la pensée de Peirce, reprenons avec Deledalle le tableau ci-dessous qui nous indique comment se forment les dix classements des signes.[15]

Classification des signes selon la sémiotique peircienne			
	Premier	**Second**	**Troisième**
Représentamen	Qualisigne	Sinsigne	Légisigne
Objet	Icône	Indice	Symbole
Interprétant	Rhême	Dicisigne	Argument

Le classement des signes se fait en fonction du croisement des trois mondes que nous venons de décrire et des relations du signes avec l'objet ou avec l'interprétant (ou l'impact de l'objet sur le sujet).

Le tableau peut ensuite se lire d'une manière dynamique en partant des représentamens et en les croisant avec l'objet et l'interprétant: c'est-à-dire en partant du qualisigne, du sinsigne et du légisigne et en allant vers le bas à la verticale des colonnes. Ainsi chacun des trois mondes a-t-il son type de signe particulièrement marqué et distinct des autres, on trouve alors :

le q*ualisigne-icônique-rhématique*. (*la couleur bleue*)

le s*insigne-indiciaire-dicent.* (*une girouette*)

le l*égisigne-symbolique-argument*. (*un argument*)

Cette forme « pure » de signe appartenant exclusivement à l'un des trois mondes est relativement peu courante, on trouve beaucoup plus souvent des nuances à l'intérieur

[15] Idem p240.

d'un même signe, car il suppose des croisements en complexité du second monde vers le premier et du monde de la tercéité vers les deux autres monde d'expérience.

a) L'idée du monde premier est d'être isolé des autres. En toute logique nous ne le mettons pas en relation avec les deux autres. Par conséquent , il ne peut pas être question de construire un autre signe que celui cité plus haut de « *qualisigne-iconique-rhématique* » pour décrire le monde premier.

b) Le second monde, lui, s'ouvre vers le premier : glissons donc de la seconde colonne vers la première en marquant des arrêts sur les particularités iconiques ou indiciaires du signe, ainsi le sinsigne peut être : u*n sinsigne-icônique-rhématique* (*un diagramme dans un livre*) ou un s*insigne-indiciaire-rhématique*(*un cri spontané*).

c) Le troisième monde met en lien les deux autres, nous pouvons décliner l'ensemble des hiérarchisations en passant de droite à gauche de la troisième colonne vers les deux premières en nous arrêtant par les étapes iconiques, indiciaires ou symboliques. Peirce établit alors:

-le *légisigne-icônique-rhématique*. (*un diagramme sans référence à un dessin réel)*

-le *légisigne-indiciaire-rhématique*. (*pronom démonstratif*)

-le *légisigne-indiciaire-dicent*. (*un cri dans la rue*)

-le *légisigne-symbolique-rhématique*. (*un nom commun)*

-le *légisigne-symbolique-dicent*. (*une proposition*)

Peirce donne des exemples simples pour éclairer la compréhension de cette classification des signes. Nous reprenons avec lui les exemples donnés pour chaque signe spécifique, nous les avons notés en italique dans les parenthèses. Nous présentons à la page suivante, sous une forme schématisée, notre représentation de la catégorisation du signe selon Peirce. Elle a été d'un grand secours euristique pour développer notre conception schématisée du fonctionnement symbolique.

II. La relation triadique du signe dans la situation de communication

La sémiotique peircienne est une sémiologie de la communication (p214 Deledalle). Elle permet d'éclairer les situations de communication. Le signe met en relation triadique une personne avec un objet de référence (concret ou abstrait) par

l'intermédiaire d'une forme que Peirce nomme le « Représentamen ». Cette forme est médiatrice, elle se place entre l'objet et son effet sur le sujet.

Dans sa relation à l'objet, nous l'avons décrit, le signe est soit une qualité, soit un existant, soit une loi.

Dans sa relation au sujet, ou plutôt à l'interprétant du signe, le signe est soit un rhême et il peut alors être considéré comme s'il était un signe d'un caractère possible de l'être.(un nom commun), soit il est un dicisigne. Il est alors considéré comme s'il avait une relation avec le réel (une proposition). Enfin le signe est un argument, il est alors considéré comme s'il était un signe de l'état universel du monde (enchaînement logique de propositions), il est alors comme « une généralité », sorte de loi tirée de l'expérience.

A / Principe de catégorisation du signe

Nous l'avons vu, Peirce trouve trois modalités d'être, présentes à l'esprit. Il les décrit comme ceci: a) - « *L'être de la possibilité qualitative positive* » b) - « *L'être du fait actuel* » c) - « *L'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur ». (p69)*

Le sujet peut voir apparaître à son esprit les trois types de signe, cela signifie alors qu'il se présente à l'esprit sous des conditions particulières et là encore avec des relations d'inclusion des unes dans les autres.(Le rhême⊂ le dicisigne⊂ l'argument)

1) Principe de hiérarchisation, première règle d'une catégorisation du signe

a) L'esprit ne peut que contempler le « rhême », « *la possibilité qualitative positive* » de l'être.

Il peut soit contempler, soit se voir imposer le « dicisigne », c'est-à-dire « *l'être du fait actuel* »

Enfin, l'esprit peut soit contempler, soit se voir imposer, soit soumettre à sa raison « l'argument », cette « *loi qui gouvernera les faits* ». On constate ici la transversalité du symbole . Sa position lui permet de lier l'ensemble des actions du signe sur l'esprit. Il peut advenir spontanément en qualifiant l'être, ou bien s'imposer dans le monde physique, ou encore être un élément d'une réflexion approfondie permettant de maîtriser le futur.

On voit alors que Peirce prend soin de décrire les trois mondes des signes comme logiquement construits. « *Le principe de la hiérarchie des catégories est la première règle de validation d'une catégorie de signe* » (p242) . Peirce ne fait état d'aucun

jugement de valeur. Ces trois catégories de signe sont repérables dans l'expérience que fait le sujet du monde. S'il semble que le symbole puisse toucher un domaine d'action plus large que ceux de l'indice et de l'icône, nous considérons qu'il s'agit là de concevoir sa montée en puissance comme liée à une plus grande variété d'action. Il ne peut exister sans les deux autres, ils les combinent en les complexifiant. C'est-à-dire qu'il apporte une nouvelle entité qui les intègre et les fait fonctionner ensemble.

2) Principe de détermination, seconde règle d'une catégorisation du signe

La seconde règle joue sur la détermination des signes entre eux, nous dit Peirce qui pose que: « *L'objet dynamique détermine l'objet immédiat, qui détermine le signe, qui détermine l'interprétant destiné, qui détermine l'interprétant effectif, qui détermine l'interprétant explicite. »* Sans entrer dans le détail des définitions de l'objet dynamique ou immédiat, de l'interprétant destiné, effectif ou explicite, retenons principalement la définition peircienne du signe: *« comme étant quelque chose qui est déterminée par quelque chose d'autre, appelé son objet, et qui par conséquent détermine un effet sur une personne lequel effet j'appelle son interprétant, que ce dernier est par là même médiatement déterminé par le premier. » (p51)*

L'idée essentielle qui nous semble poindre derrière cela est celle « d'irréversibilité ». Nous l'entendons comme un des axiomes fondamentaux de la complexité telle que la décrit Jean Louis Le Moigne lors de sa modélisation des systèmes complexes[16]. Le temps est une des données essentielles de la construction logique du système de signes de Peirce. Il s'agit de prendre en compte les transformations mises en œuvre dans le processus d'élaboration des signes.[17]

Peirce prend l'exemple de la pomme qui tombe de l'arbre. La secondéité ne se préoccupera pas de la loi de gravitation, mais seulement de l'action de la pomme tombant sur le sol. Ainsi sont définis trois « mondes » qui décrivent les idées auxquelles appartiennent les phénomènes perçus par l'être. Les signes entrent dans une classification du monde de la priméité où est décrit le *sentiment*, la secondéité où se joue *l'action*, lieu du *hic et nunc*, et la tercéité où il s'agit du « *mode d'action* » des phénomènes, où les signes sont des processus de généralité mettant en jeu l'objet et le sujet ensemble.

[16] « *La modélisation des systèmes complexes* », Bordas, Paris, 1990, p 36.
[17] Cf chapitre VIII p 268.

Les catégories elles-mêmes sont organisées selon un agencement minutieusement décrit par l'auteur. Au premier monde, correspondent l'icône, le qualisigne et le rhême ; au second monde, correspondent l'indice, le sinsigne et le dicisigne; au troisième monde enfin, correspondent le symbole, le légisigne et l'argument.

Nous présentons sur les trois pages suivantes l'exercice de schématisation euristique qui éclaire l'ensemble de cette présentation. La schématisation suivante permet de comprendre un ensemble complexe : le fonctionnement du signe et les processus qui se rapportent à l'articulation des niveaux logiques, individuel et collectif. D'après la trichotomie du signe de Peirce, nous pouvons schématiser le fonctionnement logique des signes comme suit : (voir schématisation) Le signe schématisé par le triangle bleu montre la mise sous tension de ces trois dimensions : l'indice, l'icône et le symbole. Il est nécessairement placé entre l'objet et l'interprétant puisqu'il médiatise la relation du sujet avec l'objet de connaissance. Chacune des deux autres instances est elle aussi déclinée par Peirce en trois dimensions : pour l'objet, il s'agit de l'objet immédiat, dynamique et final ; pour le sujet, l'effet du signe sur lui se distingue par les trois dimensions : interprétant immédiat, dynamique et final. Il faut comprendre que les trois instances sont toujours présentes ensemble, mais l'un des trois pôles est dominant durant la sémiose (l'échange de signe entre des personnes), il met en tension les deux autres. Les formes triangulaires permettent de poser la mise en tension des trois natures différentes du signe. Selon ces trois natures les signes renvoient à trois dimensions différentes de l'objet ou de l'interprétant (Effet de l'objet sur le sujet) : L'objet est soit immédiat, soit dynamique, soit final. L'interprétant est soit immédiat, soit dynamique, soit final.

Rappelons que l'icône renvoie par ressemblance à un objet qui est un caractère possible de l'être : une image, un diagramme, une métaphore. L'icône renvoie à un ressenti, à une sensation. L'indice renvoie à un objet qui, plus qu'un objet, est une relation, un mouvement, un processus présent en action entre deux choses. L'indice renvoie à une prise de conscience de soi vis à vis de l'autre. C'est la relation à l'autre sur laquelle on met l'accent. Le symbole renvoie à un objet général, il permet à l'indice et à l'icône de fonctionner ensemble. La présence du sujet et de l'objet est indispensable. Le symbole renvoie **à l'usage à plusieurs d'une expérience particulière,** dont on tire une loi.

Maintenant que sont posés les trois triangles, conservons pour l'exercice qui suit leur positionnement dans l'espace. Peirce catégorise le signe sur les trois plans de la pragmatique, la sémantique et la syntactique. Il donne des noms particuliers pour chaque signe selon qu'ils sont en relation avec l'objet, l'interprétant ou en relation avec lui-même. Nous avons figuré par un arc fléché le signe dans sa relation à l'objet ou au sujet, c'est-à-dire dans une approche sémantique ou pragmatique du signe. Le signe en relation avec lui-même détermine l'approche que Peirce nomme la syntactique. Figure donc toujours en bleu le signe qui dans sa relation à l'objet schématisé en vert et au sujet schématisé en rouge, renvoie aux champs respectifs de la sémantique et de la pragmatique. Renvoyé à lui-même, il occupe le champ de la syntactique que nous schématisons par la boucle réflexive. On voit se dessiner sur ce schéma trois champs séparés dans lesquels fonctionnent trois sortes de signes.

La catégorisation du signe selon Peirce, schématisées ainsi laisse se profiler trois espaces que nous avons distingués par les pointillés. Peirce les nomme des mondes : le monde de la priméité, celui de la secondéité, celui de la tercéité. Rappelons leur nature :

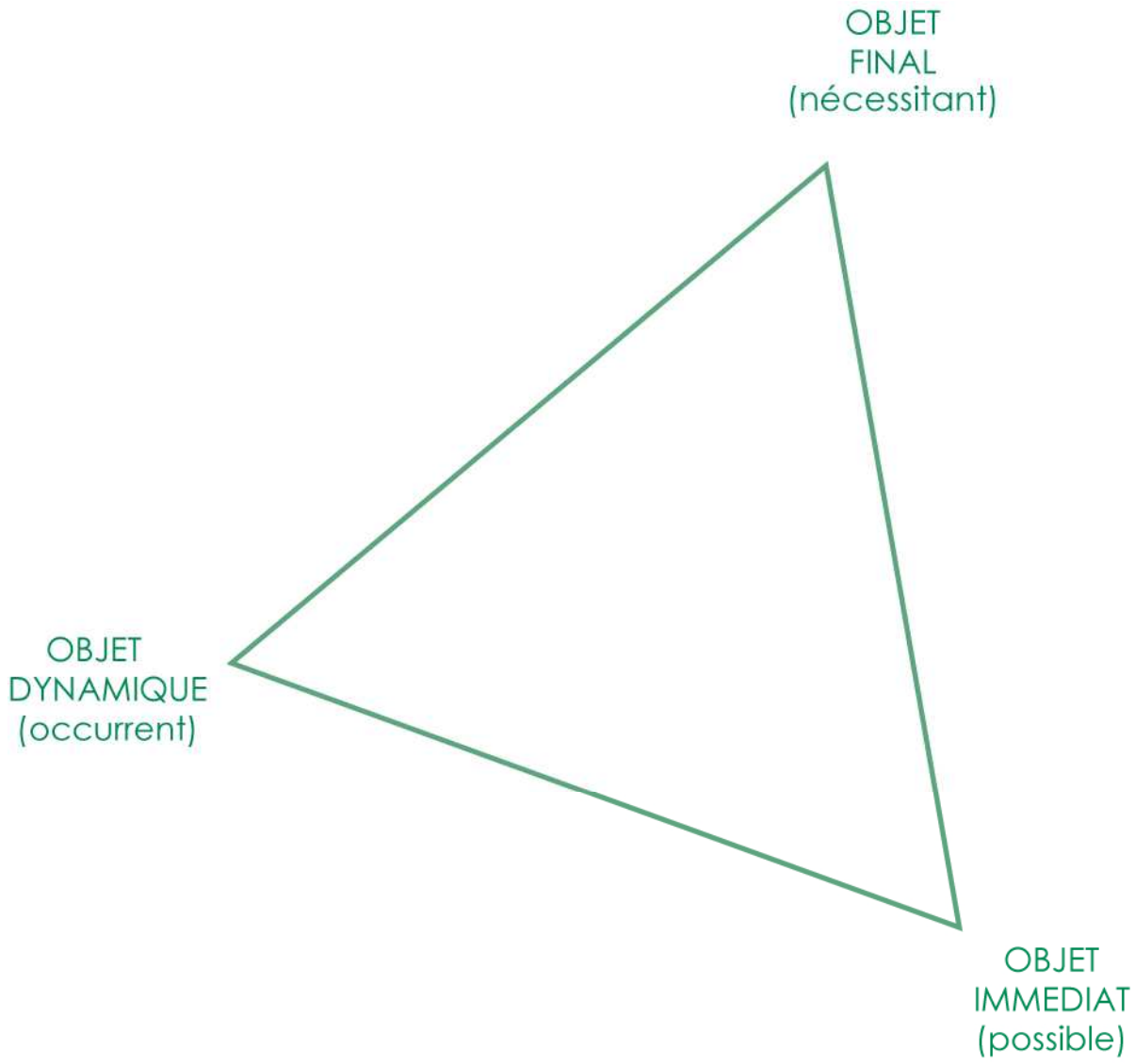
- Le premier correspond à celui du sentiment et de la qualité de l'être. (le passé, le sens, le savoir gnose)

- Le second correspond à l'action, l'expérience en train de se vivre, le fait comme une apparition d'une unité linguistique. (le présent, la signifiance.)

- Le troisième correspond à la pensée, à la loi générale tirée à plusieurs d'une expérience particulière. (le futur, la signification.)

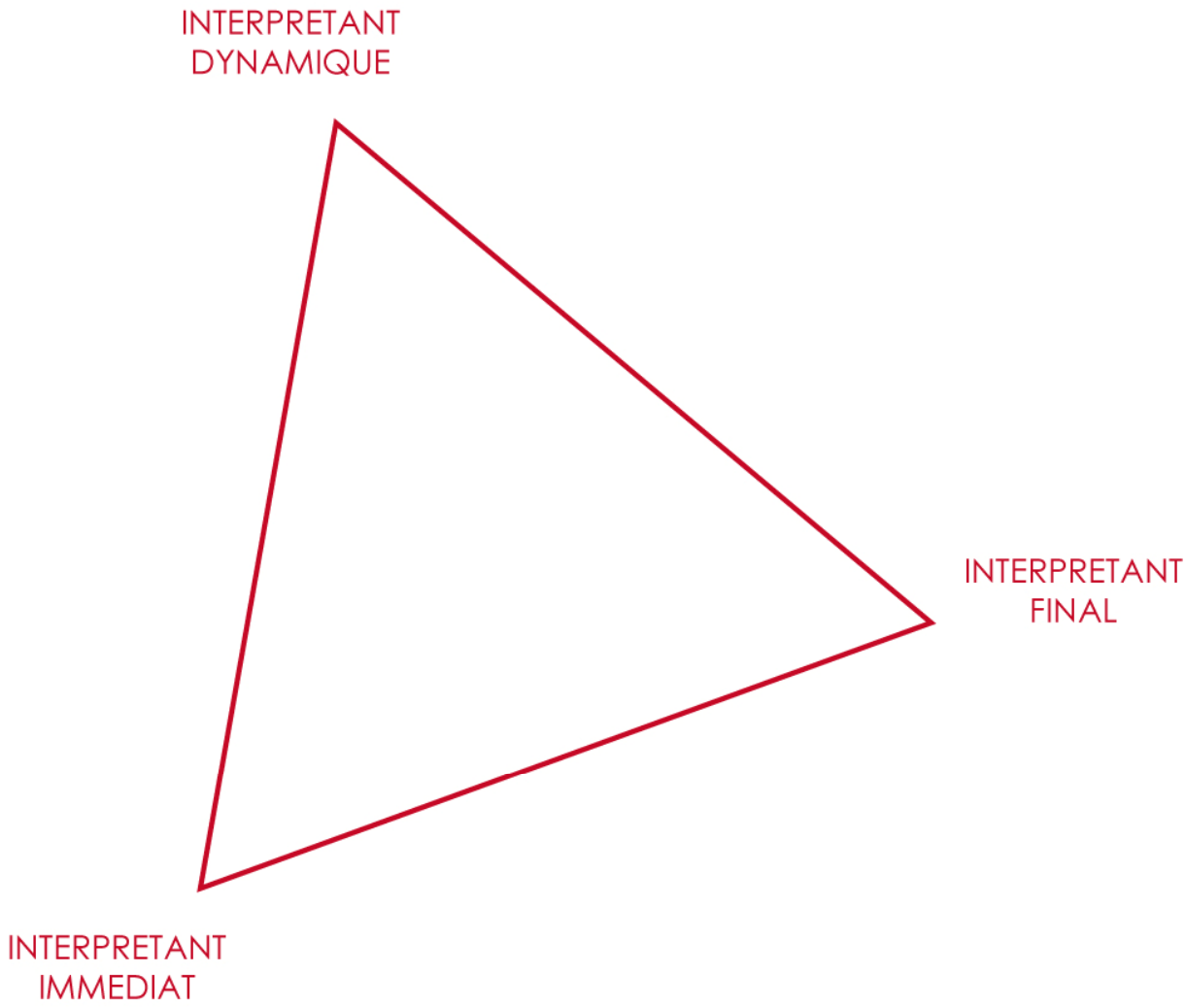
Ainsi, sur le troisième schéma, nous plaçons les trois mondes en trois champs : le champ de la subjectivité, celui de l'intersubjectivité et enfin celui de l'universalité. Pour le fonctionnement de la pensée, les raisonnements que nous conjecturons fonctionner dans ces trois types de champ sont : pour le monde premier, le raisonnement transductif ; pour le second monde, le raisonnement inductif ou abductif ; quant au troisième monde de l'expérience de Peirce, nous le pensons être celui de la pensée déductive. La question est de savoir quels sont les processus mis en œuvre aux limites de ces trois mondes ?

Peirce donne un certain nombre de repères de la langue. Avec Benvéniste et Guillaume, certains indicateurs de la langue pourraient appartenir à l'un ou à l'autre des mondes ainsi distingués.



SCHEMA HEURISTIQUE

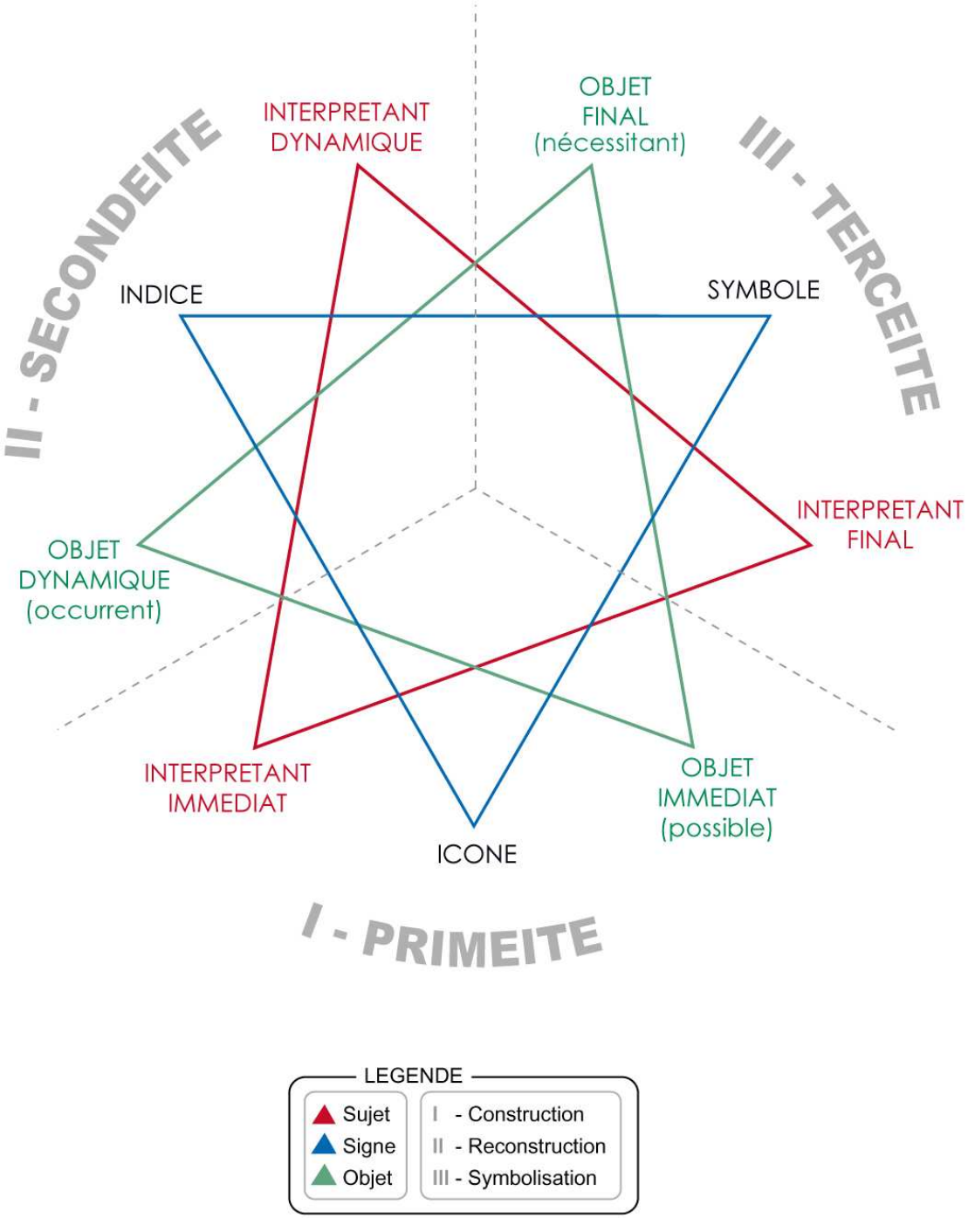
La trichotomie de l'objet



SCHEMA HEURISTIQUE

La trichotomie de l'interprétant

LA CATEGORISATION DU SIGNE SELON PIERCE



B / Fonctionnement du signe et émergence d'un « être-social »

Nous postulons que le moment de discussion des membres du groupe est un moment d'invention d'une réalité. Le sens émerge à partir des significations qui circulent entre eux. Grize ajoute p 67 : « D*e tel objets relèvent à la fois des objets, des signes et des référents auxquels ils renvoient* » .

Après avoir présenté en détail la catégorisation du signe selon Charles S. Peirce, nous présentons notre schématisation de la sémiotique peircienne. Elle peut être représentée sous la forme suivante : deux axes se croisent, ce sont deux mondes qui se rencontrent en un point central. Ce nœud [18]central est le garant de la fonction symbolique. Le symbole fait fonctionner les deux axes en même temps et renvoie à la forme du cercle.

1) L'axe de la construction, assimilation.

Le premier axe est celui de l'objet immédiat, il met en tension deux pôles : celui de l'objet et celui du sujet. Les processus ainsi schématisés comme partant de ces deux polarisations sont d'une par, celui de la « subjectivation » ; issu de l'objet immédiat, il tend vers le sujet immédiat. D'autre part réciproquement, issu du sujet immédiat, le second processus s'oriente vers l'objet immédiat, c'est un processus « d'objectivation ». Du point de vue piagétien cet axe correspondrait au mécanisme d'assimilation et chez chez Grize à celui de la construction[19] . Ainsi, la démarche est-elle tournée vers l'extérieur de soi, c'est ce que Georges Lerbet a reconnu comme correspondant à la charpente cognitive qui se construit dans et par les interactions hétéroréférentielles avec l'environnement, ce dernier étant progressivement intériorisé et abstrait sous l'action dominante de l'assimilation ».[20] Selon la catégorisation de Peirce, nous sommes là dans le monde premier de l'expérience.

[18] La référence de ce terme de nœud est celle faite à l'article de Robert Pagès paru dans le bulletin de psychologie n°374, tome XXXIX de janvier-février 1986. Pour notre schématisation, le terme de nœud est suffisant. Néanmoins, si l'on désire approfondir cette idée, il serait plus juste de parler, ici, de socionoeud tel que le définit Pagès. A savoir comme : « *Un socionoeud phénoménologique, c'est un ensemble de fonctions nodales détachées du support organismique (…) et attribué à un substrat en lui-même non corporel : un agrégat. D'où l'expression d'esprit de corps, et de faire corp*s. » p 112.
Retenons cette première fonction du socionoeud qui est celle d'une régulation aux formes diverses qui permet le maintien du sens vital. Pagès l'aborde sous la forme d'une structure régulatrice qui tient à quatre instances : le savoir, la technique d'anticipation, l'intention d'unification et la circulation des informations. Nous y préférerons une description moins structuraliste qui laisse place à l'idée complémentaire d'autoréférenciation de la fonction symbolique. Nous reviendrons à la fin de ce chapitre sur la méthodologie particulière qui est la nôtre et qui est issue de cette posture phénoménologique.
[19] Grize (Jean Blaize), 1996, « *Logique naturelle communications* », P.U.F. Paris, p 67 à 73.
[20] G.Lerbet, 1998, « *L'autonomie masquée* »p 105.

2) L'axe de la reconstruction, accommodation

Le second axe, celui de la reconstruction selon Grize et de l'accommodation selon le modèle piagétien, met en jeu le sujet et l'objet mais cette fois définis par Peirce comme dynamiques. Cet axe est celui de la secondéité, c'est-à-dire de l'expérience de la relation avec un second, un autre. [21]Dans la rencontre, « je », ou « ego » rencontre un autre « je » qui est alors un non-ego. Le processus, issu de l'objet et dirigé vers le sujet, est celui de l'altérité. Inversement, le processus qui part du sujet pour aller vers l'objet dynamique est celui de la « réciprocité ». La rencontre se joue alors sur la reconnaissance d'un autre « je ». L'ego de l'autre est identique au mien. Dans la perspective piagétienne, ces doubles processus pourraient être mis en parallèle avec ce que Piaget décrivait comme des « actions » partant du centre de l'objet vers le sujet ou du centre du sujet vers l'objet. L'un et l'autre de ces deux axes fonctionnent ensemble, comme fonctionnent ensemble les processus d'assimilation et d'accommodation pour Piaget.

3) Au carrefour des deux axes

Placer la fonction symbolique au point de rencontre de ces deux axes permet de rendre compte du fait qu'un symbole, selon la théorie peircienne, fait « marcher ensemble » les icônes et les indices. On l'aura compris, au premier axe correspond l'icône, au second l'indice. Le troisième monde dont parle Peirce est pour notre schématisation à la fois positionné sur le carrefour des deux axes et dans le même instant, renvoie à la circonférence du cercle, c'est-à-dire à une forme.

La symbolisation se dessine comme une dynamique d'édification d'une forme. Nous la représentons comme une dynamique centrifuge, contrairement aux autres processus qui eux, sont tournés vers le centre de la forme. Cette dynamique tient compte de la structure qui est formée par les deux axes, mais les dépasse. La fonction symbolique tient ensemble les deux mondes, et les transcende. Le mystère de l'apparition de cette forme reste inaccessible, nous ne pouvons que le saisir par fulgurance ou pensée intuitive et il nous est tout à fait impossible d'en rendre compte sans en arrêter le mouvement, et sans en tuer la dynamique. Nous pouvons néanmoins convenir,

[21] Peirce place l'expérience dans l'entre-deux de deux mondes, celui de l'imagination et celui des faits. Dans un écrit sur le pragmatisme rapporté par Deledalle p 92-93, il situe parfaitement ce que Piaget pouvait vouloir exprimer par accommodation, il écrit ceci : *« J'appelle cette modification imposée de force à nos façons de penser, l'influence du monde des faits ou expériences. (…) Au lieu d'attendre que l'expérience survienne à des moments peu propices, il la provoque quand elle ne peut pas faire de mal et change le gouvernement de son monde interne en conséquence*. »

qu'impuissant à décrire ce fonctionnement symbolique, nous pouvons postuler son existence et décider d'en indiquer l'épiphanie.[22]

Nous avons longtemps hésité à faire figurer, au même titre que les sujets et objets immédiats et dynamiques, le sujet final et l'objet final, sur un endroit précis de la circonférence du cercle. En effet, alors même que nous désirons montrer, sans la tronquer, la position de Peirce, nous pensons que la fonction symbolique renvoie au cercle dans son entier sans se situer topographiquement sur un de ses arcs. On peut imaginer l'axe de la fonction symbolique comme tenant ensemble le signifiant et le signifié, comme l'écrit Gilbert Durand. Mais ce que nous tentons de repérer sur le schéma est essentiellement « l'expression » d'une réalité, la fonction auto-organisatrice du symbole. C'est pourquoi, il serait plus juste, comme le suggèrent les flèches centrifuges, de considérer le travail du symbole comme une dynamique au carrefour des deux axes de l'icône et de l'indice. Ce mouvement peut être perçu au travers d'une forme que nous représentons ici comme un cercle. Chez Peirce, l'importance donnée à la dimension imaginaire du symbole n'est pas aussi forte que chez Durand. Il faut chercher du côté de l'icône, pour la trouver. Peirce insiste plus sur le fait que le symbole est une loi, une généralisation nécessaire. Néanmoins, nous ne ressentons pas d'opposition majeure entre les deux auteurs. C'est pourquoi nous renvoyons le travail du symbole au troisième monde d'expérience de Peirce. Si l'on se réfère à l'étymologie du mot « symbole », il s'agit d'un signe de reconnaissance. Nous situons la NAISSANCE de l'homme (au sens où le décrit Hannah Arendt) sur le premier axe, elle va de paire avec le second axe qui est celui de la CO-NAISSANCE, c'est-à-dire la relation au monde, pour aller vers celui de la RE-CO-NAISSANCE. (avec l'idée de redondance et de lien communautaire) . Le symbole est entendu dans le sens de figure, ou configuration. Gilbert Durand ajouterait : « *Car le propre du symbole c'est d'être en plus du caractère centrifuge de la figure allégorique par rapport à la sensation, centripète*. » [23]Dans notre schématisation, nous avons choisi de faire figurer les trois catégories qui décrivent les trois mondes d'expérience selon Peirce, mais, concernant le symbole, il n'existe plus d'axe de mise en tension entre deux instances comme pour les deux autres. Le symbole est centripète par les quatre processus décrits sur les deux axes. Mais en même temps, il s'agit de penser ce fonctionnement comme une dispersion, une

[22] Nous faisons bien évidemment référence à Gilbert Durant. 1964, « *L'imagination symbolique* », Paris, Quadrige, P.U.F. édition de mars 1984.
[23] Durand, 1964, « L'imagination symbolique »p 11.

explosion, une force centrifuge qui renvoie à la circonférence du cercle et à son infinitude. C'est en cela que les formes apparaissent.

4) Les processus mis en jeu

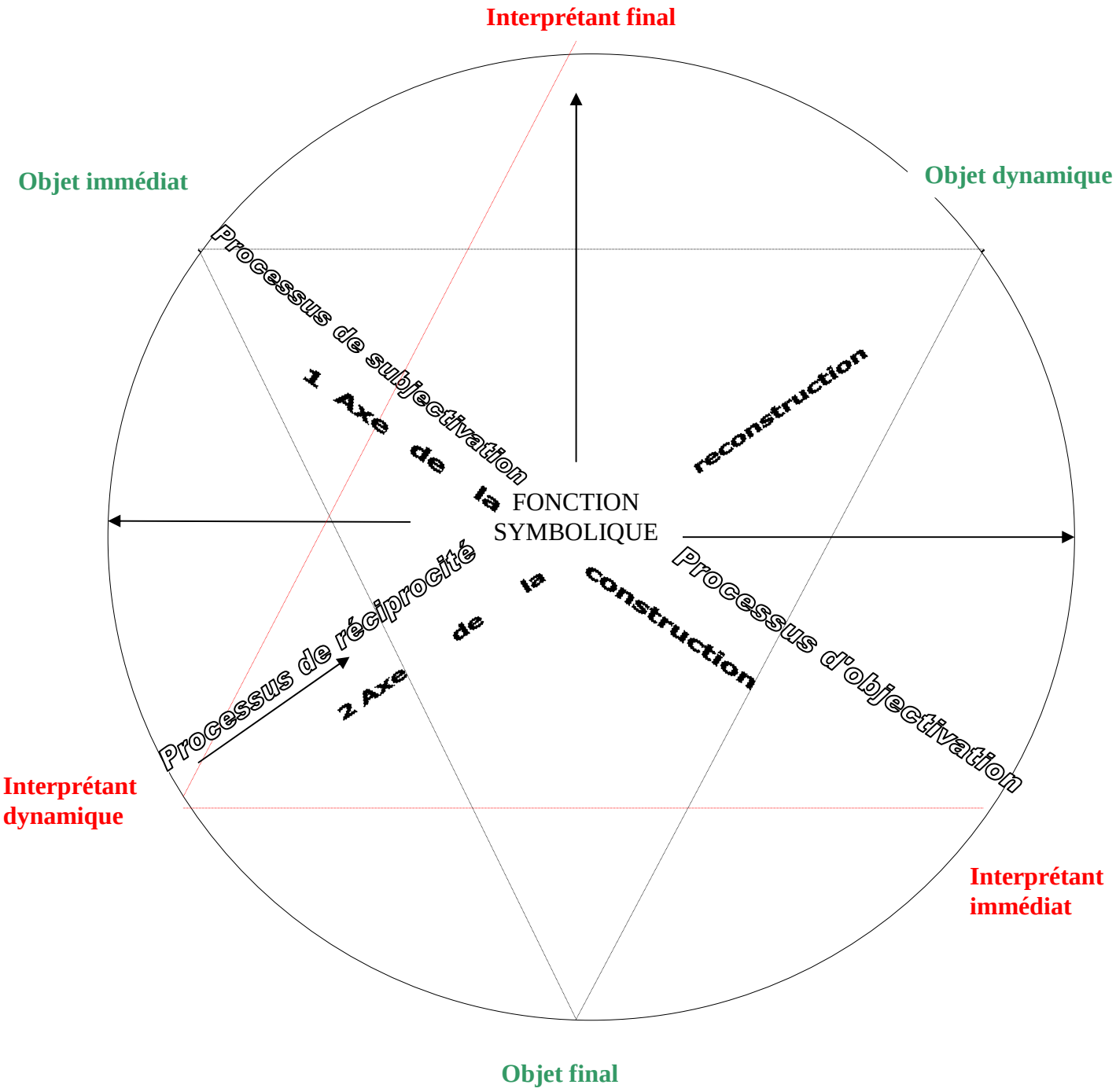
Nous renvoyons au tableau de repérage élaboré à propos de la fonction de la relation de « Je » à « Autre ». Les deux processus inscrits sur l'axe de tension, entre l'objet dynamique et le sujet dynamique, sont bien repérés dans le monde de la secondéité, c'est-à-dire dans la relation à l'autre, qu'il soit concret ou abstrait. Lorsque la logique individuelle s'applique, le processus d'altérité est en action (zone II). Le processus d'altérité est issu de l'objet dynamique. « L'autre » n'est pas rencontré, il n'est que médiateur dans cette relation, c'est l'objet de connaissance qui est saisi au travers de l'autre. Lorsque nous entrons dans le niveau logique collectif, c'est le processus de réciprocité qui est en jeu. « Je » recherche, chez autrui, ce qui est semblable à lui, et agit avec lui. Une intimité du « nous » émerge (zone III). Elle sera lisible ou visible dès lors qu'elle ne sera plus vécue, mais passée et réifiée dans l'acte de parole (zone IV).

Inversement, sur l'axe de référence du sujet immédiat et de l'objet immédiat, nous rendons compte des processus tirés de la logique individuelle.. En effet, comme dans le processus d'assimilation, décrit par Piaget, le sujet se construit dans son rapport direct à l'objet. Cette expérience concrète individuelle permet l'affirmation du sujet qui s'associe au monde, c'est-à-dire de la subjectivation. L'autre pôle qui fait face à ce processus désigne le moment d'exclusion du sujet « je », ou « nous ». Dans le discours, le « qui » est révélé par l'expression du « que ». En quelque sorte, le sujet construit un objet proche de lui et qui le caractérise en tant que sujet.

Dans la perspective de Peirce, le monde premier de l'expérience donne la priorité à l'interprétant, c'est-à-dire au sujet et non à l'objet ; c'est une dynamique identique que l'on retrouve chez Piaget dans le processus d'assimilation. Ce monde est celui des possibilités de l'être. Le second axe, celui de la reconstruction, nécessite la présence de l'objet qui s'impose comme un existant, une réalité. On peut imaginer une réalité qui existerait sans la présence du sujet. Le processus qui prime alors, on le comprend, est celui d'accommodation.

Schématisation des processus de

la symbolisation



Les deux processus qui s'affrontent sur l'axe de la construction n'appartiennent pas au même domaine vis à vis de la communication. Le processus de subjectivation n'est pas accessible de l'extérieur, du point de vue de l'observateur. Dans un premier temps, il appartient à ce que nous avons défini comme le monde de l'action différencié de celui de la parole (sachant que le concept d'Action englobe celui de parole qui est un acte de langage)[24]. Le champ de l'objectivation est celui du discours qui représente le sujet c'est-à-dire qui en fait un objet de présentation dans l'échange.

Sur l'axe de la reconstruction, la réciprocité, c'est-à-dire la connaissance, par décentration, d'un autre « je » chez un autre sujet, n'est pas communicable. [25]Dans le processus d'altérité, le « tu » est possible, et si la connaissance n'est pas empirique, c'est la relation à l'autre qui prime, « je » entre en communication avec « tu ». [26]

Nous pourrions dire que dans la sémiose se jouent deux modalités : celle de la communication, du discours et celle du rapprochement, de la rencontre intime. L'objet dynamique pour un interlocuteur peut être l'objet immédiat pour l'autre. Ce qui est le plus proche de soi grâce à l'expérience n'est pas nécessairement ce qu'il y a de plus proche pour l'autre. Voilà qui donne à la communication toute sa richesse. Notre hypothèse pourrait s'énoncer comme suit : lorsque l'icône rejoint l'indice, et que les deux nature des axes de tension entre le sujet et l'objet se rencontrent dans le symbole, alors coexistent la rencontre et la transmission des savoirs. Lorsque l'on peut voir apparaître l'émergence d'une des formes de ce savoir, alors le groupe aussi prend forme. Nous faisons l'hypothèse de ce que Francisco Varela appelle un « *modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée*. » [27].

Comme l'écrit Atlan (1986), à propos de la réalité du réel, « *nous n'avons jamais accès directement qu'aux noms que nous donnons aux choses et aux discours que nous portons sur elles, grilles indispensables à travers lesquelles nous connaissons les choses et agissons sur elles*. »[28]

[24] Nous renvoyons de nouveau ax tableaux de la relation « je » / « autre » p 189 et 201
[25] Atlan pressent parfaitement ce que nous souhaitons souligner ici, il écrit p 443 de « A tort et à raison » : « *Bien sûr, il doit bien y avoir quelque chose dans la réalité qui lui permet de se laisser mettre en ordre. Mais de ce quelque chose il n'est pas possible de parler vraiment : ni par le discours de la science, d'où cela échappe par construction, ni par les discours « révélés » parce que l'expérience de révélation est toujours (…) infiniment plus large que le discours qui l'enferme*. »
[26] Référence à Martin Buber, Buber (Martin), 1969, « *Je et Tu* », Editions Aubier-Montaigne, Paris, p 27.
[27] Francisco Varela, 1989, « *Invitation aux sciences cognitives* » p 115.
[28] Henri Atlan, 1986, p 218.

Pour conclure ce chapitre, revenons à la question évoquée au chapitre précédent concernant la contingence de l'événement social. Dans le travail de l'énonciation, il est question de la désignation des choses par leur nom. Atlan (1986, chapitre 5 « *Interprétations, délires, boues noires* ») évoque le travail de Kripke[29], dans « Logique des noms propres ». La position de Kripke est très intéressante pour notre point de vue. Dans le langage naturel, l'utilisation du nom est contingente dans le moment de l'énonciation, c'est un événement fortuit du groupe. A cette contingence s'oppose la nécessité de la fixité du référent du nom, ce que nous nommons les contextes de l'énonciation. Le renvoi au référent est nominaliste, il ne définit pas la chose. L'écart entre la chose et le sens du mot laisse suffisamment de flou pour que s'engouffrent les divers possibles. Chaque interlocuteur conserve ainsi sa propre référence à la chose, le sens de celle-ci. C'est *« cette distinction entre la signification d'un mot et son référent qui sert de fondement à ce sauvetage de la réalité (…) le flou du langage naturel - où les possibles s'introduisent toujours subrepticement -, qui sauve l'existence de la réalité des choses.* »[30] La réalité conserve ainsi sa double dynamique d'actualisation d'un sens commun dans l'ici et le maintenant de l'action des hommes - elle disparaît dès lors que l'activité elle-même disparaît -, d'une part ; et d'autre part, de potentialisation qui procède de l'alimentation incontrôlable et nécessaire de l'imaginaire qui surgit entre les événements et leur permet de prendre sens. Dans le chapitre suivant, avec Yves Barel, nous tentons de comprendre l'importance de ces respirations entre les événements du groupe. Dans la phrase, les espaces et la ponctuation permettent l'émergence du sens des mots ; dans la situation humaine, l'organisation groupale doit être saisie dans l'événement qui se montre à voir et dans le contexte qui se laisse deviner.

[29] S.A. Kripke, *« Naming and Necessity »*, in Semantics of Natural language, traduit en 1982 par P. Jacob et F. Récanati, *« La logique des noms propres »*, Paris, éd. de Minuit.
[30] Ibid, p 219.